

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Survivre malgré tout

Claude Paré, *Zéro*, Montréal, Les Herbes rouges, 1995, 186 p., 14,95 \$.

Claudine Bertrand, *Une main contre le délire*, Montréal/Paris, Le Noroît/Erti éditeur, 1995, 90 p., 12 \$.

Paul Zumthor, *Fin en soi*, Montréal, l'Hexagone, coll. « Poésie », 1996, 142 p., 14,95 \$.

Hugues Corriveau

Numéro 82, été 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38849ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Corriveau, H. (1996). Compte rendu de [Survivre malgré tout / Claude Paré, *Zéro*, Montréal, Les Herbes rouges, 1995, 186 p., 14,95 \$. / Claudine Bertrand, *Une main contre le délire*, Montréal/Paris, Le Noroît/Erti éditeur, 1995, 90 p., 12 \$. / Paul Zumthor, *Fin en soi*, Montréal, l'Hexagone, coll. « Poésie », 1996, 142 p., 14,95 \$.] *Lettres québécoises*, (82), 27–28.

Claude Paré, *Zéro*, Montréal, Les Herbes rouges, 1995, 186 p., 14,95 \$.

Claudine Bertrand, *Une main contre le délire*, Montréal/Paris, Le Noroît/Erti éditeur, 1995, 90 p., 12 \$.

Paul Zumthor, *Fin en soi*, Montréal, l'Hexagone, coll. « Poésie », 1996, 142 p., 14,95 \$.

Survivre malgré tout

Corps sexuel, corps d'angoisse, corps mourant
pénétrés tous par la poésie du désir.

POÉSIE
Hugues Corriveau

DANS L'ABONDANCE DES PAROLES ACCOMPLIES, voici un recueil au chiffre curieux, marqué par le manque ou le trou ou le néant, soit par ce gros *Zéro* audacieusement imprimé en couverture. Claude Paré a gagné le prix Émile-Nelligan pour son recueil

Chemin de sel paru en 1990. Il en porte ainsi le poids, comme tout prix majeur qui couvre, ouvre, projette l'œuvre à venir. Ici, dans l'étendue même du recueil, 186 pages, une certaine démesure s'annonce, sous le signe de Claude Beausoleil peut-être, pour que le trop-plein, l'ajout, le cumul fasse sens et feu de tout bois. Claude Paré parle ici de cul, de trou, de sexe, de pulsion, de désordre et d'ordre à la fois dans la folie du sens qui chaque jour reprend le corps à pleins bras, l'amasse, le retourne sur lui-même, comme une roue, comme un zéro tout rond par où passer, par où émettre. Le risque des gros livres de poésie tient au fait que souvent ils se perdent, qu'ils échappent dans leur propre densité à la fulgurance. C'est donc elle et elle seule qui devrait tenir le lecteur excité, attentif. Si efficace, le déroulement du texte alors s'é-

clairce ici ou là de cette force, de cette poignante tension qu'au poème on reconnaît. Défi presque impossible. Défi, bien sûr, mal relevé par Paré. D'autant plus qu'il en rajoute, le poète. Les premières pages sont intenses, très belles, fortes même en ce qu'elles parlent réellement sur la brèche, dans l'élan déclamatoire d'une certaine douleur à être désirant de tout, à l'heure où le jour commence :

Celui qui a une voix et qui n'a pas été tué, celui qui a une voix est au livre ce que la lumière est au paysage. Il tente de maintenir sa voix en un faisceau. Cela tourne autour de lui sans fin. Cette voix, filet de lumière exhibé. (p. 18)

Première tension de ce long recueil, la mort abolie dans l'éternel recommencement de vivre, mais mort abolie par la littérature et l'érotisme : « Je le dis / votre jouissance / est prise / dans la gorge de la littérature » (p. 40). Il ouvre alors l'espace circulaire du vide, y met mots et sperme, y jette la malchance, la douleur, les doutes et *tutti quanti* : « dans ce trou, / ce poème, / défini, / ce trou, ce poème et sa jouissance » (p. 36). Alors c'est cela, c'est ici le « hic »... « l'éroto/texte » a quelque chose d'exacerbé, comme si « l'outrance » (?) ne réussissait pas tout à fait à dépasser le convenu d'un propos qu'on croyait éculé (?) depuis la

fin des années soixante-dix. Ce corps-texte donc, comme une vaste entreprise de répétition, comme si le zéro, le cercle ou le gouffre, n'avait pas déjà été quelque peu rempli par une génération qui en avait fait son mortier.

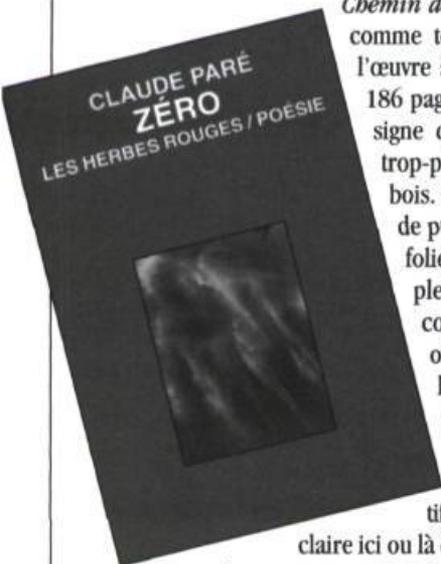
Le recueil est divisé en trois mouvements : un premier saturé d'un long poème sexuellement comble et sans titre ; un second qui poursuit le précédent en un long texte non titré puis qui se subdivise en « ligne », « instant », « rejet », « sperme », « codex », « échec », « épure » et « restes » ; et un troisième qui divise les textes en « ligne » et « radiations ». Ces divisions serviront à préciser le propos du poète qui, en termes clairs, dit l'exacte mesure de la chair intolérable :

*enveloppé de caoutchouc
il glisse en toi
en une effraction
cela empêche la jouissance
le sperme, devenu échantillon de laboratoire
sera jeté bien vivant
et inutile* (p. 106)

En cette période de la « grande maladie », la sécheresse extrême de ce texte, clinique et désastreux, donne un aperçu du lieu poétique de Paré, de sa manière d'accéder à la chair douloureuse, d'en questionner le sens. C'est que, ici, tout est objet observable, l'encre comme la plume, le livre à vendre sur les tablettes, l'enfant qui joue, le jour qui passe. Pour Paré, la chose de la poésie n'a pas à être belle, elle est dans toute son exactitude, sans embellissement, refroidie par le regard décapant d'un poète mal à l'aise dans son existence littéraire. « Je te regarde et te recouvre de ce linceul / qu'est ma chair » (p. 128), dit le poète à celle qui sous la chair s'embaume. S'il y a ici un souffle indiscutable, une manière de n'en jamais finir avec le désespoir froid, cette qualité indéniable de l'écriture est par contre au service d'un propos qui peut-être a déjà été l'objet de très nombreux livres. Est-ce là le projet, écrire à mourir, mourir de jouir, et finir ses jours dans le tremblement essoufflé d'un œil crevé, avec le noir, là, devant, dans tout ce « zéro » infini ?

« Le mal a commencé »

« Le mal a commencé / trop près de la nuque » (p. 24), ce qui a donné une voix à ce malheur de vivre, à cette tension qui oblige la poète à mettre *Une main contre le délire*, pour survivre à la dérision, à l'étouffement sordide des trahisons et du mépris. La poète se parle ici doucement, comme s'il ne fallait pas effaroucher les vieilles misères





Claudine Bertrand

Une main
contre le délire



Editions du Noroit
Érêt Éditeur

d'être femme, et abandonnée parfois, et maltraitée aussi en des circonstances vieilles comme le monde. Pourtant, çà et là, certains bonheurs souterrains, secrets comme un réveil : « L'audacieuse remontée / des traces / vers la chambre / quand la main oublieuse / effleura son sein » (p. 24). Tout cela comme « des promesses / d'assouissement / à remanier » (p. 25). Projet conséquent que Claudine Bertrand mène

ici en son dernier recueil. « Irréel / ce désir d'écrire / en cachette / du monde entier » (p. 46), précise-t-elle avec conviction ; et c'est pourtant là que ce recueil dérange le plus, en ce que souvent, trop souvent, les choses dites nous semblent cachées, occultées au profit d'une décoration, d'un surplus de sens qui voile le propos réel. Souvent, on a cette douloureuse impression que l'auteure se doit de dévier le propos vers l'image, la métaphore pour éviter le pire, soit de sombrer, soit de mourir à l'angoisse. Cette *main* du titre semble couvrir aussi parfois le caché, le refoulé, l'impossible confiance qui pourtant sous-jacente travaille l'envers des poèmes.

*Plus tard l'amour
la jette dans le désarroi du monde*

*Au bout des doigts
le goût amer
du réveil
Vulnérable à la reddition
le mal qu'il lui fait si bien
l'obsède à chaque instant (p. 19)*

Qui est donc celui, l'innommé amoureux, qui la met ainsi en transe, en désordre d'être ? « Elle suivrait / n'importe qui / pour échapper / à sa ligne de vie » (p. 21).

Ainsi, la poète dérive du souvenir enfoui de la mère, à celui des êtres d'amour qu'en son corps elle retrace : « Elle s'y laisse / couler vive // Corps désarmé / gémissant ses molles / stratégies » (p. 31), car il s'agit bien ici de trouver la voix seconde qui accomplira autrement le destin. « Elle s'écrit à tue-tête » (p. 38) dans ce milieu des choses qui, entre souvenir — « une image froissée / du mal de mère / qu'elle magnifie » (p. 38) — et évidence — « Une *mélancolie vilaine / presque immémorable / [qui] la renverse* » (p. 49) —, la torturent. Ainsi, si « [u]ne pensée / morte au sol / vient de la quitter », immédiatement, comme s'il en allait de l'accablement délirant toujours proche, « [u]ne peur bleue / se referme / à portée des doigts / sous sa jupe / aux couleurs d'avenir » (p. 50). Sans rémission, « [o]n la retrouve / comme cela / absorbée de questions » (p. 69). « L'intrigue du dedans / la terrifie / jusqu'à la moiteur » (p. 77), comme s'il en allait de ces poèmes comme d'une remise à vivre malgré l'effroyable certitude des dangers lassants, constants, inévitables. Claudine Bertrand est « [c]omme ivre / du jamais dit / elle ne sait lire / qu'à mots voilés / ses

Claudine Bertrand

images / dans un *crimoire* / de fille humiliée // Sa détresse jusqu'ici / lui monte à la tête » (p. 63). Comment faire alors pour ne pas prendre ce recueil très au sérieux, avec précaution, dans la mesure exacte de la peur qui s'y trouve investie ? *Une main contre le délire*, un recueil pour pouvoir bien dire un jour la souffrance d'être née dans l'inquiétude.

Déjà parti avec la nuit

Après les trois titres des premières parties du recueil, soit « L'Eau », « Le Feu », « La Terre », nous retrouvons « Le Vide » en lieu et place de « l'air » convenu. Et ce vide implacable de la mort attendant, le voici tout proche en ces poèmes, appelé à l'aide des mots pour en saturer le sens. « Je naquis seul. Combien mourraije ? » (p. 51) La remarquable efficacité de cette question porte en soi toute l'ampleur de la peur solitaire qui, au trépas devant soi, s'élève dans l'âme. Zumthor ainsi, dans le désert des mots réciproques, offre à la mort des preuves de tendresse : « Sur l'autre rive nos morts m'attendent // Font adieu de leurs mains de gaze / pleurent de leurs yeux crevés » (p. 62) ; ce sont ceux-là à l'appel desquels il vient à l'avance du vent, au-devant de lui-même. Il vient se donner aux regards de qui, derrière, réclament son corps et son âme. Il se présente devant ceux qui, devant, en ont le désir, un inassouvi besoin d'anéantissement, là, tout juste à portée de voix, de poème. Paul Zumthor signe sa *Fin en soi*, en toute lucidité, sans pour autant renoncer à l'humour qui vit sous les mots, quand les mots se prêtent au jeu oulipien :

*Voici venue la pieuvre invulnérable
vierge vorace aux vingt venins vengeurs
brillant vos veines vampire visage vert
versant vapeurs volcaniques volutes
vertigineuses rivières de lave
vers la vasque envasée où veille
en vain la vie (p. 102)*

En cette virevolte de *v*, s'entend la violence vindicative du chasseur de tête, et le soubresaut de la proie qui au rire se confie : « Siffle en passant si tu as peur » (p. 63), nous confie-t-il, et c'est bien cela que cette virtuosité apparemment vide réussit à transgresser en une étrange et foudroyante gravité. « Ferme tes yeux sur l'horreur de voir / immobile / dans le ciel mort / le visage sanglant et le bec plein d'étoiles / de la douloureuse lune ! » (p. 65) Pour transcender cette peur atavique de l'au-delà du jour, quelle joie pourrait bien attendrir les aspérités malades de la dernière heure ? « Que naîtrait-il de nous / parmi les senteurs de cette nuit / que le pur désir de ne plus être ? » (p. 89) Serait-ce donc ceci, alors, la plus belle leçon de ce grand recueil que, parvenus au bout de la route, nous-mêmes enfin, nous puissions nous reconnaître tels qu'en nous-mêmes, mortels et pourtant heureux, arrivés, assouvis et, là, projetés ailleurs dans l'inaccompli, « à l'envers des choses / de nous de moi / de la corolle reclose » (p. 109) ?



Paul
Zumthor